

Article du 28 mai 2009 :

"Morante, un recital à la cape"

Retour sur le 19. Quand les toros sont mièvres et n'ont pas de force, la servilité est la pénitence de leur franchise : les Nuñez del Cuivillo du mardi 19 mai. Des limaces. Ils ne chargent pas, ils défilent. Ils n'attaquent pas la muleta, ils la suivent en flageolant. Leur vacuité remplit les faenas de vide et le tendido 7 de protestations ininterrompues et, pour le coup, légitimes. Comme il y a des vedettes, El Juli, Cid, Perera, il y a du beau monde : un roi d'Espagne, une danseuse, Sara Baras, des joueurs de foot fameux, le juge Garzon, le peuple du botox. El Cid peut se mordre la langue. Il avait annoncé dans une interview que ça allait chauffer : « ce sera une corrida avec de la rivalité ». Le Cid est un mauvais prophète et, en ce moment, un torero hors du coup. Sa chance fait son malheur. Il est tombé sur Aguafría, le meilleur toro, bravo, agressif, noble, avec du moteur, une corne gauche à déverrouiller les serrures des grandes portes, une robe couleur savon. Ce savon lui glisse entre les mains. Cid, malgré sa bonne volonté, ne parvient pas à le dominer, doit se replacer entre chaque passe. Il ne tient pas sous le feu de sa vivacité, il manque d'aguante, perd du terrain. Il rate l'estocade. Ovation à Aguafría. Le public applaudit Cid pour son bon vouloir mais lui, par vergogne torera, refuse de saluer.

Jeudi 21, de l'Ascension, le bien nommé. Confiance d'un vieil aficionado : « j'ai vu les grands interprètes de la tauromachie à la cape, j'ai vu Manolo Escudero, Antonio Ordonez, Rafael de Paula, j'ai vu Fernando Cepeda mais ça, je ne l'avais jamais vu. Ca, c'est Morante de la Puebla à la cape, jeudi, vers 21h 30, devant Alboroto, toro de Juan Pedro Domecq qui ne tiendra pas jusqu'au bout. Air connu. Veronicas, demies veronicas, revolera, chicuelinas, chicuelinas marchées sur un pas de promenade pour le conduire à la pique : un concerto sublime, cinq, six minutes magiques, une grâce enragée, le cœur de Morante dans le bout de ses doigts, le bout de ses doigts tenant délicatement, sans l'empoigner, sa cape souple. Une grande technique aussi mais toute inondée de sa sensibilité de rêveur insomniaque s'abandonnant complètement dans son art, possédé par lui. L'indescriptible. Le « tarab » de la musique arabo andalouse, l'harmonie, la précision, le sentiment vrai, la vibration des sens, le mariage fluide des contraires. Quelque chose naissait de ces « suertes » et débordait leur parfaite exécution. Parfaite, mais sans l'abstraction du parfait. Pour le torero arlésien Curro Caro, c'est à Séville, cette année, devant un autre Juan Pedro Domecq que Morante a « découvert » qu'il pouvait toréer ainsi à la cape : « Avant il toréait bien mais sans cette dimension ». Si les choses étaient conduites par l'émotion et non par la règle, on aurait pu demander à Morante de faire un tour de piste après ce somptueux récital. On aurait pu arrêter la corrida, ouvrir la grande porte, le sortir en triomphe, l'empailler. Sa faena de muleta avancera par étincelles magnifiques, puis par défi. Alboroto perd vite de sa force, se réserve de plus en plus. Un toro agrippé au sol, de moins en moins coopératif, devant qui Morante se croise avec une parfaite authenticité. Il est applaudi pour son positionnement face aux cornes. Il étonne par sa spontanéité, sa créativité. Alboroto rechigne à charger ? Il transforme son cite en un élégant et discret desplante ovationné comme une passe. Une estocade ratée. La seconde est la bonne. 1 oreille. Il pleure. Tour de piste sous la clameur. On lui demande d'en faire un second, il refuse. Il dira « ça m'a bouleversé. Il faut lutter. Les rêves parfois se réalisent ».

On retiendra les efforts de Manzanares devant un maussade toro remplaçant de José Vazquez qui chargeait les pattes en avant, ses chicuelinas exquises devant le très faible Oporto de Juan Pedro Domecq, tué d'une estocade magistrale. Elle semblait transporter dans sa virulence la frustration coléreuse d'un Manzanares dépité par la médiocrité de ses adversaires. En fin de corrida, le jeune Ruben Pinar qui confirmait son alternative affronte le meilleur toro de la journée : Deslucido est noble, tient sur ses pattes, charge volontiers. Mais Ruben Pinar qui a trouvé la bonne distance, le toré le cul en arrière, de façon superficielle, avec le bout de sa muleta et en l'envoyant le plus loin possible.

Sur Morante, la presse du lendemain a fait le plein de dithyrambes : « l'éternelle tauromachie », « un artiste exceptionnel », « un artiste génial » qui a « réveillé, le dieu de la veronica », une « extase », « la magie et le duende ». Cruel retour sur terre vendredi. Un retour à la corrida comme devanture du vain. De la faïence à la défaillance. Les toros de Valdefresno et Fraile Mazas, très armés, se dégonflent au fur et à mesure, et les toreros, Juan Bautista et Talavante n'habitent pas leurs gestes. Ce qui passe dans leurs passes ? L'absence. A l'exception de son bon début de faena devant son premier toro, Juan Bautista toré comme s'il accomplissait, en boudant, une formalité

ennuyeuse. Aux prises avec deux toros alambiqués Talavante se congèle tout seul. Perera s'en tire mieux, on le voit plus impliqué. Les cinq passes hautes données sans bouger devant un toro remplaçant de Marca sont prometteuses. Mais Flautista s'effondre. Perera doit s'adapter au mieux à sa déficience. Malagueño, son deuxième adversaire, se décompose. La faena qui avait de la qualité sur le côté droit se perd dans les sables. Une corrida désertique. Mais hantée. Par le fantôme de Morante.

Jacques Durand